

## **L'AUTHENTICITÉ DE L'ÉCRITURE DIARISTE – ENTRE POÉTIQUE ET UTOPIE**

**Anamaria GHIBAN**  
anamariaghiban@yahoo.fr  
**Université « Alexandru Ioan Cuza, Iasi, Roumanie**

### **Résumé**

*Concept ambigu, par sa pluralité de sens, l'authenticité a conduit à plusieurs attitudes critiques, plus ou moins « authentiques », manifestées dans des théories dont la complexité provient principalement du fait qu'ils ne sont pas possibles dans un seul domaine. Devenu presque un nouveau lieu commun de la théorie littéraire, l'authenticité s'avère un concept flexible, dont la définition est souvent pleine d'ambiguïté. Au delà de l'intention de fixer l'essence dans des définitions rigides, qui pourraient épuiser ses ambiguïtés, l'étude de l'authenticité est, en fait, une tentative de poétique qui suppose l'analyse des divers types de textes qui véhiculent le concept.*

*En ce qui concerne le journal intime, l'authenticité est, en fait, une condition implicite de l'existence même du genre. En vertu d'une loi non écrite, mais acceptée par tous, un journal intime qui n'est pas authentique n'a pas de valeur, parce qu'il est faux, artificiel. Dans une possible poétique du journal intime, l'authenticité pourrait être une « dominante » du genre. Paradoxalement, il devient une « convention » précise de l'intimisme, domaine où elle connaît de différentes manifestations. A son tour, une telle convention doit être soutenue par des indices qui pourraient constituer les éléments d'une poétique de l'authenticité.*

*Mots clé: authenticité, journal, poétique, diarisme, genre*

Concept ambigu, devenu encore un lieu commun de la théorie littéraire, par sa pluralité de sens, l'authenticité a généré, au fil du temps, diverses attitudes, plus ou moins « authentiques », manifestées dans des théories applicables dans différents domaines de l'art.

Parue tard, dans la philosophie, comme une réaction contre l'académisme français du XVIIIe siècle, la théorie de l'authenticité s'est développée, dans un de ses sens, comme une modalité de régénérer la littérature, elle étant considérée comme une alternative moderne à la littérature classique, limitée par des règles et des canons. Les connotations étymologiques du terme ont généré une vraie inflation sémantique, tout comme un entier champ lexical formé par des dérivés du terme proprement dit. L'étymologie primaire du terme *authenticité* nous envoie au terme grec *authenticos* qui définit « quelque chose dont l'autorité ne peut pas être

niée »<sup>1</sup>. Mais les origines du concept ont, bien sûr, des racines qu'on peut trouver aussi dans deux autres termes qui ont dérivé des sens particuliers – le terme grec *authentēs*, par lequel on appelle « l'auteur qui est responsable d'une certaine action »<sup>2</sup> et le terme latin *authenticus*, qui désigne un « acte juridique qui présente la garantie de la vérité d'un fait »<sup>3</sup>. L'usage philologique, bien qu'il soit consacré relativement tard par rapport aux autres utilisations du terme, suppose, en principe, deux sens de base. Par *authenticité* on comprend, d'une part, l'attribution des textes à l'auteur réel. Le terme s'oppose, dans ce sens, à l'idée d'apocryphe, de faux, et il est mis souvent en opposition avec la vérité biblique. L'autre sens, critique, est celui de valeur accordée au contenu d'un texte et l'authenticité s'oppose, dans cette acception, à la fiction. « La bonne foi », revendiquée par l'écrivain avec les *Essais* de Montaigne, devient pratiquement synonyme de l'authenticité, dans le sens développé ultérieurement par la théorie de la littérature.

Analysant le terme en utilisant plusieurs perspectives, Adrian Marino propose, dans *Dictionar de idei literare*, une triple perspective sur le concept qui a donné naissance à la théorie moderne de l'authenticité, en mettant en évidence au moins trois couches sémantiques « bien distinctes » de celle-ci : un sens éthique, un sens objectif et un sens philosophique. En ce qui concerne la littérature diaristique, située dans la région de la littérature de frontière, la revendication de l'authenticité peut être rapportée, en effet, à toutes ses couches sémantiques.

La voie vers la littérature est ouverte avec l'extension du terme dans la direction séculaire ; on garde aussi l'idée de fidélité dogmatique par rapport à une vérité consacrée. Être authentique, dans la tradition d'une morale chrétienne, signifie se soumettre au dogme – une soumission qui n'est pas conditionnée, considérée comme une donnée naturelle. Transféré dans l'art, le sens « objectif » de l'authenticité est équivalent au respect d'une série de principes traditionnels, classiques, canonisés. Si, pour les classiques, l'authenticité de l'œuvre d'art représente le respect d'un canon esthétique presque dogmatisé, pour les réalistes, l'authenticité signifie le reflet de la réalité par l'observation directe. La mutation sémantique se produit avec l'émergence du réalisme balzacien. L'authenticité devient un effet de l'observation directe, sans être associée encore à un principe esthétique absolu ; elle s'oppose à la fiction, en imposant la primauté du fait « vrai », vécu.

---

<sup>1</sup> *Le Dictionnaire du littéraire*, PUF, Paris, 2002, p. 32.

<sup>2</sup> *Idem.*

<sup>3</sup> *Idem.*

En accord avec l'esprit réaliste sous la marque duquel on se situe dans la deuxième moitié du XIXe siècle, l'authenticité est associée essentiellement à l'idée de « document », acception encouragée par les grands courants de pensée, comme le positivisme ou l'historisme, et fructifiée au niveau de la littérature sous la forme d'auto-construction de l'œuvre, par des accumulations successives de données, de documents « véridiques ». Le document devient une garantie de l'authenticité. Dans la littérature diaristique, cette forme d'authenticité documentaire est fréquente, au moins dans le cas des premiers exemplaires attestés du genre. Le journal de Samuel Pepys abonde en calculs, notes financières et observations qui visent le monde extérieur. Plus tard, dans la littérature diaristique moderne, l'insertion des lettres dans le corpus du journal, par exemple, va constituer une garantie de son authenticité.

D'une autre part, l'authenticité trouve une forme d'expression inédite dans la tentative de rendre le flux de la vie par une perception plus ou moins aléatoire de quelques détails significatifs, sous la forme des soit dits « dossiers d'existence ». L'enregistrement direct de la vie, sous la forme des fragments qui transposent le plus fidèlement possible les sentiments connaît, dans la littérature diaristique, une des matérialisations le mieux représentées. Genre par excellence fragmentaire, le journal intime est l'une des plus « authentiques » particularisations des dossiers d'existence.

Les origines du journal intime sont liées, d'ailleurs, à un moment culturel où on peut parler d'une certaine connaissance de l'intimité et de l'idée de personne. Dans cette perspective, le sens « éthique » se trouve, d'ailleurs, à l'origine de la théorie de l'authenticité. L'inscription qui se trouve sur le frontispice du temple d'Athènes, « Connais-toi toi-même ! », est, bien sur, la plus ancienne formule de l'authenticité. La connaissance, bien qu'elle fasse partie du processus que suppose l'authenticité, n'est pas suffisante. Pour arriver à l'authenticité, on a besoin de fidélité envers soi-même, de conséquence, de sincérité, d'honnêteté intérieure, traduites par une certaine continuité de la connaissance, concentrée dans une formule plus généreuse, du type « Sois fidèle à toi-même ! » Mais, pour transformer cette vertu éthique dans une vertu de nature esthétique, on a besoin d'une certaine attitude spirituelle que l'Antiquité ne paraît pas avoir développée de manière qu'on puisse parler d'authenticité dans les œuvres littéraires antiques. Cette attitude va être occasionnée, dans l'ordre historique, à peine dans l'époque de la Renaissance, durant laquelle on enregistre les premières revendications de « l'authenticité » littéraire dans la culture européenne.

La naissance de la théorie de l'authenticité est associée au nom de Michel de Montaigne qui, dans la préface de ses *Essais*, se propose de faire

un portrait de soi-même, dans la manière la plus sincère possible, en appelant à l'introspection directe :

*C'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée. [...] Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention et artifice: car c'est moi que je peins.*<sup>1</sup>

Montaigne mélange la substance mémorialiste avec la substance moralisante, au nom d'une authenticité d'esprit éthique. Un livre « de bonne foi » ne peut signifier qu'un livre soumis à l'exigence de l'authenticité, c'est à dire un livre qui proclame la peur du style recherché, visible non seulement dans le mot adressé au lecteur (*Au Lecteur*), mais aussi dans les essais proprement dits (*Des vaines Subtilités*, *Considération sur Cicéron* etc).

L'époque romantique manifeste une vraie obsession pour « la sincérité absolue », qui trouve son expression avec *Les Confessions* de Rousseau, considérées comme un moment décisif dans l'évolution du journal. En mettant en valeur la notion d'intimité, l'écriture de Rousseau se constitue comme une vraie climatologie du moi, qui veut être un processus complexe d'analyse intime, dans une collection hétérogène de fragments qui présentent par ailleurs une tonalité très personnelle, proche de la tonalité du journal intime. Manifesté en principal dans la poésie romantique, le subjectivisme, comme forme de connaissance de l'unicité de l'être, s'inscrit dans le même domaine des sens primaires de l'authenticité. Les écrivains commencent à découvrir « l'émotion et la volupté de la singularité morale »<sup>2</sup>, la cultivant dans les genres existants ou en inventant d'autres genres. Rousseau fait, d'ailleurs, dans le début des *Confessions*, un pacte d'authenticité avec les potentiels lecteurs :

*Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de sa nature; et cet homme ce sera moi. Moi seul. Je sens mon coeur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaud pas mieux, au moins je suis autre.*<sup>3</sup>

L'intégrité intérieure de l'individu, la reconnaissance de la vraie nature humaine et la fidélité par rapport à ce que représente l'être en soi et pour soi constitue, en effet, la prémisse psychologique et morale de

---

<sup>1</sup> Michel de Montaigne, *Essais I*, Gallimard, Paris, 1965, p. 49.

<sup>2</sup> Marino, Adrian, *Dictionar de idei literare*, Minerva, Bucuresti, 1976, p. 163.

<sup>3</sup> Rousseau, Jean-Jacques, *Les Confessions I*, Gallimard, Paris, 1973, p33.

l'authenticité. Du point de vue théorique, l'authenticité semble être une donnée naturelle, innée de l'être humain. Tout être naît égal à soi-même et, pour être authentique, il ne doit que se découvrir soi-même et être fidèle à soi-même. Autrement dit, l'authenticité n'est pas quelque chose de construit, mais elle signifie quelque chose qui doit être préservé après avoir été découvert. D'ici, l'association du concept à l'idée de « naturel », qui s'oppose à l'artificialité. Traduite en termes esthétiques, cette théorisation signifierait qu'une œuvre d'art devrait, en principe, être authentique par elle-même. C'est à dire, toute œuvre d'art est authentique tant que l'artiste reste fidèle à lui-même, sans se soumettre aux goûts extérieurs des récepteurs. Même si elles sont simples en apparence, de telles idées liées à l'authenticité de l'œuvre d'art, seront compliquées progressivement au XXe siècle, avec le développement d'une vraie esthétique de la réception, qui suppose un horizon d'attente du lecteur. En ce qui concerne l'auteur du journal intime, le problème de l'adéquation de l'œuvre à un hypothétique goût du récepteur comporte toute une discussion autour de l'idée du destinataire, potentiel ou déclaré, du journal intime.

Dans une perspective purement philosophique, l'authenticité devient un concept viable toujours au XVIIIe siècle, quand elle est conçue comme un fondement essentiel, ontologique de la réalité. Issue de la nécessité d'harmoniser l'être avec la nature, l'authenticité, dans le sens de la philosophie romantique, semble impliquer le retour aux origines, par la recherche d'un archétype, d'une idée pure considérée la source première, authentique, de la réalité. L'authenticité exprime donc, l'essence de l'être, ce qui implique l'engagement total. Considérée ainsi, elle devient un attribut fondamental de tous les phénomènes primordiaux, de l'expérience existentielle immédiate, antérieure à tous les processus de connaissance rationnelle, intellectuelle.

Un repère important pour le développement de l'idée d'authenticité le constitue, certainement, la philosophie bergsonienne. La vision psychologue d'Henri Bergson sur la connaissance humaine implique, dans une première étape, la séparation nette entre un « *moi* superficiel » et un « *moi* profond ». La connaissance absolue suppose une découverte du *moi* profond, de sa manifestation directe en ce que Bergson appelle « l'acte libre ». La dichotomie entre les deux types de « *moi* » s'impose comme une nécessité de l'authenticité. « Le *moi* superficiel » est, en effet, une individualisation du côté social ou rationnel ; il est une expression concrète des automatismes auxquels l'être humain se soumet involontairement :

*La surface de notre être, qui nous fait communiquer avec le monde, est ce par quoi nous sommes soumis aux lois de l'univers.*<sup>1</sup>

Par contre, « *le moi profond* » est identique à « la durée » et appartient par excellence à l'être ; il est unique et ne peut pas être communiqué, parce que la communication implique des éléments communs (qui ne sont pas uniques) à tous les individus et qui supposent, par contre, l'anonymat. « *Le moi profond* » est celui qui fait que les êtres ne soient pas semblables ; c'est pourquoi il ne peut pas être « traduit » ; il reste, pratiquement, inexprimable. La seule raison de l'acte libre de ce *moi* est, par conséquent, soi-même et cela ne peut pas être exprimé, comme il entre dans le domaine de l'ineffable :

*L'acte libre, c'est l'acte où je suis tout entier, il fait éclater le superficiel. Dans l'acte libre, les deux moi ne font plus qu'un, en sorte que ce que nous sommes, et qu'aucun mot ne peut dire, triomphe des déterminismes, le temps d'un instant. L'acte libre est l'authenticité du moi, son total rassemblement en lui-même, la puissance créatrice de la durée.*<sup>2</sup>

L'authenticité du *moi* consiste, par conséquent, dans cette même manifestation de cet acte libre qui suppose un type de causalité dynamique et créatrice, liée intimement au « *moi profond* ».

Un autre point de repère dans le développement des sens philosophiques de l'authenticité le constitue, sans doute, les idées de Jean-Paul Sartre qui font référence aux rapports de l'être humain avec l'existence. En postulant le fait que « l'existence précède l'essence », Sartre argumente, dans un système philosophique marqué par l'existentialisme, l'idée que l'être humain existe de plusieurs manières. Dans *L'Être et le Néant*, le philosophe français distingue trois manières d'être, devenues symboliques pour son système philosophique : « l'être en-soi », « l'être pour-soi » et « l'être pour autrui ». La première hypostase, spécifique à l'inanimé, illustre la manière d'être ce qu'on est par une donnée naturelle. La deuxième hypostase illustre la manière dans laquelle se propage le néant dans le monde (en tant qu'expression de la première hypostase), par l'intermédiaire de la conscience. La troisième hypostase est directement liée à la présence de « l'autrui », qui modifie d'une manière substantielle « l'être pour-soi » dans « l'être en-soi ». L'être humain se différencie des objets par le fait qu'il a la conscience de sa propre existence, qui génère une

---

<sup>1</sup> *Encyclopedia Universalis*, Paris, 1988, tome 3, p. 499.

<sup>2</sup> *Idem.*

distance entre l'être en soi et l'être qui est doué de conscience. A cela on ajoute l'idée d'« intentionnalité », reprise par Sartre de Husserl, concrétisée dans la croyance que toute « conscience » suppose « la reconnaissance de quelque chose de spécial ». L'homme est, par conséquent, fondamentalement ouvert vers le monde, projeté en dehors du soi. Il y a en lui une expression du néant, un vide susceptible d'être rempli par ce que le monde lui offre.

L'expression de l'authenticité dans la littérature diaristique moderne dérive pratiquement de tous les sens mentionnés, mais ses formes de manifestation se revendiquent surtout des acceptions philosophiques. On peut parler d'une autonomie de l'authenticité en tant qu'expression spécifique de l'intimisme à peine à la moitié du XXe siècle, lorsqu'apparaissent les premières études amples consacrées au journal intime. S'opposant, dans une première étape, à l'idée de fiction, l'authenticité devient progressivement un indice de la littérarité du journal intime, vu comme une « fiction de la non-fiction »<sup>1</sup>. En vertu d'une loi qui n'est pas écrite, mais acceptée tacitement par les diaristes et par les lecteurs, un journal qui n'est pas authentique est dépourvu de valeur. Aussi, l'authenticité devient une convention spécifique à la littérature diaristique. Mais cette « convention » a besoin d'une somme d'indices qui la fassent « mesurable ». Par quoi s'exprime donc l'authenticité au niveau du texte proprement dit ?

### **Authenticité et sincérité**

Liée souvent à l'ancien dogme de la sincérité en art, l'authenticité semble être conditionnée, dans la littérature diaristique, par l'existence de la sincérité. Entre authenticité et sincérité on ne peut pas mettre le signe d'égalité, premièrement parce que les deux concepts appartiennent à des sphères sémantiques et axiologiques différentes. Tandis que la sincérité est une vertu psycho-morale, l'authenticité, bien qu'elle garde un sens éthique, devient, comme on a déjà observé, un principe esthétique, en vertu duquel on peut apprécier l'œuvre littéraire. Par conséquent, la sincérité et l'authenticité ne peuvent pas être synonymes. Il n'est pas suffisant d'être sincère afin de créer un journal intime authentique.

Définie par Roland Barthes comme « un imaginaire de deuxième degré »<sup>2</sup>, la sincérité est comprise différemment par les diaristes. Mais il y a une distinction qui s'impose entre la sincérité du fait vécu et la sincérité de

---

<sup>1</sup> Simion, E., *Fictiunea jurnalului intim*, Univers Enciclopedic, Bucuresti, 2001.

<sup>2</sup> Barthes, R., *Délibération*, dans *Oeuvres*, tome III, Édition du Seuil, Paris, 1995, p. 1014.

l'écriture. La sincérité, en tant que prémisses morale de l'authenticité, est souvent trompeuse, s'avérant être « un instrument de mesure » de l'authenticité qui doit être utilisé avec prudence.

### **Authenticité et spontanéité**

Etant lui-même objet du discours, le diariste a la tendance de diminuer le plus possible la distance entre le moment de l'expérience vécue et celui de l'écriture. L'assimilation de l'authenticité à la spontanéité peut comporter pourtant des risques. Au-delà des aspects qui tiennent exclusivement de l'organisation stylistique, le rapport entre le fait vécu et l'écriture est, en effet, celui qui donne au lecteur le sentiment de l'authenticité d'un journal intime. Postulé comme un idéal de l'écriture diaristique, le principe de la simultanéité trouve souvent son échec dans la constatation que le discours intimiste n'est qu'un acte de simulation. D'ailleurs, le manque de confiance de Roland Barthes dans la capacité du journal de se constituer dans un discours authentique vient surtout de la constatation que les notes journalières sont fondées sur un acte de double simulation :

*Inessentiel, peu sûr, le Journal est de plus inauthentique [...] Ecrivant mon Journal, je suis par statut, condamné à la simulation<sup>1</sup>.*

D'une part, l'écriture diaristique suppose une reprise de l'émotion d'un événement passé (placé dans un temps immédiat, mais, de toute façon, passé), donc une simulation du fait vécu. D'autre part, la transformation de l'émotion reprise en mot suppose une autre simulation, au niveau du langage. A cela on ajoute un impératif nécessaire à la maintenance du journal dans l'espace de la littérature, celui de la nécessité de « travailler » la matière diaristique pour la sauver du point de vue littéraire („le travailler à mort jusqu'au bout de l'extrême fatigue”<sup>2</sup>). Intervient donc, à part la simulation involontaire occasionnée par le passage du fait vécu à l'écriture, le problème de la réécriture. Combien sincère et spontané en est, par conséquent, le résultat ?

---

<sup>1</sup> Idem.

<sup>2</sup> Idem, p. 1014.

## Authenticité et confidentialité

Il y a, semble-t-il, dans le journal, «une clause de la confidentialité» qui tient du statut de celui-ci de genre secret, imprévisiblement ouvert et jamais achevé. Pourtant, la solitude du diariste devant la feuille blanche, son intimité sont difficiles à accepter. Dans beaucoup de cas, l'intention déclarée du diariste est de détruire les pages intimes. Mais, la plupart des fois, la destruction programmée n'a pas lieu et, comme par hasard, les pages de journal sont trouvées assez rapidement après la mort de l'auteur. Selon ces promesses qui ne sont pas respectées, le journal ne proclame en aucun cas la solitude de celui qui écrit parce que lorsqu'il rédige ses notes et prend conscience de sa solitude, l'auteur n'est plus seul. Le discours, qui devrait être secret, est miné par une mythologie relative à la confidentialité. Mais il y a aussi des cas de mystification de cette mythologie. Voir le cas des journaux parallèles. Prenant en discussion des aspects qui visent en spécial le problème de la liberté du journal intime, la prise de conscience de l'existence d'un public récepteur implique le fait que le journal n'est que partiellement une écriture intime, fait qui peut altérer son authenticité. Sans transformer nécessairement l'écriture diariste dans «une forme de publicité»<sup>1</sup>, la publication du journal intime pendant la vie de l'auteur pose pourtant, d'une manière grave, le problème de l'authenticité / du manque d'authenticité du genre.

Dans *Le lecteur intime. Du Balzac au journal*, Jean Rousset fait une analyse du problème du destinataire, qui est lié à une certaine clause de la confidentialité. De même, il établit une hiérarchie des degrés de destination, «entre le degré faible et le degré fort»<sup>2</sup>. Sur cet axe de la destination, les limites seraient l'auto-destination (le cas idéal du journal auto-adressé, ou adressé à une instance différente du récepteur) et le degré maximal de destination (lorsque le journal est publié pendant la vie, volontairement). Avançant l'idée que le diariste reste fidèle à une esthétique de l'authenticité qui peut être devinée dans le projet diaristique même, on ne peut pas nier le fait que l'authenticité est mise en danger lorsque l'intention de publier a en vue cet horizon d'attente du potentiel lecteur, dans la psychologie duquel s'est produit une vraie mutation qui a commencé avec l'entre-deux-guerres, dans le sens du refus de la fiction.

---

<sup>1</sup> Simion, E., *Fictiunea jurnalului intim*, Univers Enciclopedic, Bucuresti, 2001, tome I, p. 157.

<sup>2</sup> Rousset, J., *Le Lecteur intime. De Balzac au journal*, José Corti, Paris, 1986, p.146.

Considéré comme un trait qui caractérise en spécial les genres biographiques, parmi lesquels le journal semble être le plus susceptible d'être authentique, l'authenticité s'avère être un concept ouvert, dont les possibles marques sont en permanence redéfinies. De manière paradoxale, la littérature diaristique se transforme dans un territoire où la théorie de l'authenticité est minée par des incertitudes ; elle invite en permanence l'exégète d'analyser son statut et ses formes d'expression dans différentes oeuvres. Le paradoxe de l'authenticité se manifeste visiblement dans la littérature diaristique, dans toutes ses formes modernes qui illustrent le mieux l'idée que « l'art demande, sans doute, de l'authenticité, mais l'excès d'authenticité risque de la détruire. L'authenticité a une tendance de se dissoudre soi-même en tant que réalité esthétique. »<sup>1</sup>

Le manque des indices de certification de l'authenticité légitime un certain scepticisme de la nouvelle critique de rendre absolue la théorie qui a la tendance de se transformer, comme on a déjà vu, dans une autre convention, adjacente au pacte autobiographique proclamé par Philippe Lejeune. L'authenticité suppose, au-delà de toutes autres interprétations, la transgression du côté particulier dans le côté général, par l'extraction de l'essence. L'authenticité est, d'une certaine manière, le triomphe de la nature sur la culture et la civilisation, par une assimilation de celles-ci dans l'essence du *moi*. Cela signifie que l'intuition de « la substance » reste, finalement, inexprimable. L'ineffable semble être la seule certitude de l'authenticité.

Loin de constituer aujourd'hui une forme moderne d'anti-littérature, l'authenticité reste un concept susceptible de nouvelles résémantisations. Son expression dans la littérature diaristique du XXI<sup>e</sup> siècle va connaître, selon toutes les probabilités, de nouvelles formes. La métaphore avec laquelle Adrian Marino finit son chapitre dédié à l'authenticité dans *Dictionar de idei literare* nous semble entièrement adéquate au statut de l'authenticité. « Comme elle s'enfuit toujours de l'existence vers le côté artistique, du côté artistique vers le côté « naturel » et du naturel vers le côté non artistique, l'authenticité risque de perdre au passage son ombre et son être, tout comme Peter Schlemihl, le héros de Chamisso.<sup>2</sup> Nous pourrions ajouter que la récupération, sous une autre forme, de l'ineffable ombre, peut se produire à tout instant.

---

<sup>1</sup> Marino, A., *Dictionar de idei literare*, Minerva, Bucuresti, 1976, p.176.

<sup>2</sup> Idem., p. 176.

### **Bibliographie**

- Barthes, R., *Délibération*, dans *Oeuvres*, tome III, 1974 – 1980, édition établie et présentée par Eric Marty, Édition du Seuil, 1995, p 1004 – 1014
- Marino, A., *Dicționar de idei literare*, Minerva, București, 1976
- Montaigne, M. de, *Essais I*, Edition présentée, établie et annotée par Pierre Michel, préface d'André Gide, Gallimard, Paris, 1965
- Rousseau, J.-J., *Les Confessions I*, préface par J.-B. Pontalis, texte établi par Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, notes de Catherine Koenig, Gallimard, Paris, 1973.
- Rousset, J., *Le Lecteur intime. De Balzac au journal*, José Corti, Paris, 1986.
- Sartre, J.-P., *L'Être et le Néant*, Gallimard, Paris, 1943.
- Simion, E., *Ficțiunea jurnalului intim*, tomes I – III, Univers Enciclopedic, București, 2001.
- \*\*\* *Encyclopedia Universalis*, Paris, 1988.
- \*\*\* *Le Dictionnaire du littéraire*, sous la direction de Paul Aron, Denis Saint Jacques, Alain Viala, PUF, Paris, 2002.